

Acte analytique et manipulation du transfert¹

Esther Tellerman

Je donnerai en exergue à mon intervention « Acte analytique et manipulation du transfert », lecture de quelques lignes reçues d'un ami poète, Pierre Oster :

« S'approcher de soi sans se préférer. Délimiter en soi un terrain propice à de brèves adorations./ Hétérotélisme, allonomie. Mettre en scène la lumière ; se faire l'acteur d'un rapport au ciel./ Tu te dois de ne rien vouloir en dehors du paysage du tout./ Une perte te menace. Perte en réalité indissociable d'un mouvement irréversible d'acquisition ou d'invention. »

Vous me direz que l'on n'y comprend rien mais vous verrez que le texte s'éclaire de la lecture du séminaire *L'acte analytique* de Jacques Lacan, de pouvoir y lire les points d'écartèlement du désir de l'homme entre cet autre regard qui me saisit, puisque c'est mon propre regard que je capte dans la fascination d'un mirage en quoi consiste l'illusion du moi, et cette perte au champ de l'autre, *le rapport au signifiant qui fait poème, désir, création*. Je commencerai encore par cette formule qui peut se lire, s'extraire d'un « coup de dés » de Mallarmé : « *Rien n'aura lieu que le lieu* ». Pourquoi commencer par le poème ? Parce que Lacan ouvre son séminaire de 1967-68 par cette question saugrenue en apparence : « Qu'est-ce que ça fait l'acte poétique sur celui qui écrit ? » Cela fait qu'un poète après le « je est un Autre » de Rimbaud énonce dans l'un des textes les plus novateurs de la langue

1. Intervention prononcée en août 2005, à Paris, lors du Séminaire d'été de l'ALI, à propos du Séminaire de Jacques Lacan, *L'acte psychanalytique*.

française cette formule qui est une programmation poétique : « Rien n'aura eu lieu que le lieu », mais dans un constat, un après-coup de ce que fut l'acte, coup de dés rejoué par le hasard, rejoué par une perte au champ de la maîtrise.

Est-ce une formule de l'acte ? De l'acte poétique sans doute, pur acte langagier mais qui nous apprend ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, de sa prise dans le signifiant comme de ce qu'il inaugure en sa saisie du réel : ce manque où le sujet « ek-siste » en un fading, une syncope d'être dépossédé de l'objet vers lequel il tend.

Qu'est-ce que ça fait un acte sur un sujet qui n'y est pas ? « Qu'est-ce que tu fous ? » La langue populaire n'est pas métaphorique, labile, rapide dans son évolution, comme si à trop se figer elle viendrait à perdre de sa crudité. « Qu'est-ce que tu fous ? » Foutre, c'est une production, sexuelle, mais on y entend le discord : « Tu ne fous rien ! », c'est-à-dire que ce n'est pas un acte. C'est plutôt mal foutu, ou foutu. « Vas te faire foutre ! », n'est pas fortement une promesse de jouissance ! Fous-moi la paix ! Lâche-moi ! Lâche cette mélasse qu'est l'amour...

C'est pourtant de cette demande-là que s'instaure le transfert – de supposer à l'autre une réponse qui colle – réponse au malheur de notre condition sexuée que Freud repère comme le complexe de castration. L'acte poétique se tend vers ce que la langue populaire exhibe : l'obscénité de l'objet petit *a*. Objet petit *a* qui ne nous lâche pas, d'où cette tension si particulière du rythme poétique, du son qui est rythme et qui fait apparaître quoi ? Ce « rien » réifié au début du vers : « Rien » sitôt affirmé en son manque par la négation ; « ne... que ». Un futur antérieur où est anticipé dans le présent de l'écriture, de l'acte, sa fin : « n'aura eu lieu ». Et cette place vide que l'acte poétique rejoue, où un « Je » peut advenir, d'un dire : « Que le lieu ». Gardons ces vers à notre orée en écho au séminaire de Jacques Lacan puisque, ce qui a été manipulé là d'après Mallarmé dans l'acte poétique est une place vide où le sujet s'évanouit dans le moment où surgit la formule, le faisant dans son surgissement advenir comme sujet $\$$ en cette place où, de l'évanouissement de l'image narcissique où vient d'ordinaire se loger l'angoisse, c'est le vers qui vient s'écrire. « Rien n'aura eu lieu que le lieu » pourrait donc être une formule de l'acte analytique et il faudra en ces journées le déploiement de la logique reprise par Lacan pour rejoindre le fracas d'une formule poétique réussie.

« *Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige / ton souvenir en moi luit comme un ostensor* ». Dans l'instant de la lecture de ces deux vers de Baudelaire recommence l'acte qui les a engendrés, cet appel, de l'objet premier : « Ton souvenir en moi » / puissance commandée par le principe de plaisir mais un instant perdue dans l'angoisse qui produit l'écrit et qui opère un franchissement dans l'espace-temps du vers : actualisation d'un passé composé, symptôme, fixation, fascination en ce mirage de l'autre spéculaire – soleil noyé, souvenir indéfectible mais revenu en une lumière pérenne et intermittente : « Ton souvenir en moi luit », cette ombre

de l'objet qui d'être donnée signerait l'anéantissement : rapport sexuel réussi, harmonie, nombre d'or, ostensor. Où Lacan après Freud et son complexe d'Oedipe situe le tragique du désir de l'homme – entre cette fin à laquelle est vouée le vivant et cette fin qu'il appelle pour répondre au commandement de l'Autre : l'Inconscient.

C'est là que Lacan situe l'acte analytique *comme* manipulation du transfert, en ce sens que le transfert, la névrose de transfert, il faut que ça se termine... avant la fin. Tel est, me semble-t-il, l'enjeu de ce séminaire qui articule d'une même main jusque dans ses instruments logiques : premièrement ce qu'est une psychanalyse d'anticiper sa fin, cette place vide où le sujet se saisirait comme désirant : $\$$.

Deuxièmement ce qu'est une psychanalyse en tant qu'elle est un acte, une manipulation du transfert, que Lacan épure en son algèbre et sa logique, de n'être que *rappor*t entre $\$, i(a), I$ et a . Opération figurée dans ce *Séminaire* par le tétraèdre, opération que l'analyste permet.

Troisièmement que cette manipulation hors de laquelle il n'est pas d'acte analytique suppose la fin de la cure de l'analyste qui la conduit, c'est-à-dire le point où il a découvert que c'est l'objet petit a qui a organisé sa division de sujet se définissant par la castration. Et pour cela il ne suffit pas qu'il ait lu Sade, il faut qu'il y ait eu pendant sa cure à lui, du psychanalyste. Il faut qu'il y eu un commencement, un acte analytique, une légère pression sur le front de la patiente exercée par Freud et hop ! Ça c'est de la manipulation ! Mais de l'effet de cette pression, de cette suggestion que provoque l'amour de transfert, Freud se fera dupe, tout en pilotant cette duperie, en tentant de la piloter, en commentant ce pilotage.

Pas d'acte analytique donc, sans la référence au transfert comme mise en acte de l'inconscient que la présence de l'analyste manifeste, sans la référence au fondement de la psychanalyse, son acte de naissance, les *Etudes sur l'hystérie* de 1895 signées Joseph Breuer et Sigmund Freud, je cite Freud en sa seconde préface de 1898 : « L'acheminement de la catharsis vers la psychanalyse ». Pilotage, c'est-à-dire manœuvre, maîtrise, disait Freud, notant l'embarras des thérapeutes vis-à-vis des manifestations explosives du transfert : grossesse nerveuse d'Anna O qui fit fuir Breuer, rupture de Dora, avatars de ses cures...

« Le transfert met l'amour sur la sellette », répète Lacan dans l'Acte analytique, faisant référence au geste de l'hystérique qui au sortir de l'hypnose saute au cou de Freud. Au sortir de l'hypnose, l'hystérique au cœur de l'amour où se figure la fonction du moi idéal $i(a)$, trouve sa limite où elle vérifie son mirage. L'illusion défaille dans ce moment de l'acte, signe de franchissement où elle rencontre sa cause : l'objet petit a , « la pomme de Freud qu'elle suce ».

Le masque (persona) où s'hypostasie l'hypnose tombe devant l'objet qu'il

habille : question de peau, de voix, de regard, où l'objet du désir apparaît dans la brèche entre le sommeil et la veille, le rêve et le réel cru : la pomme de Freud déshabillée de ses oripeaux imaginaires – une pomme comme une autre – à sucer.

Au sortir de l'hypnose, l'hystérique inaugure dans l'instant bref de son élan, la cure psychanalytique qui met en question l'illusion du moi comme tel, l'entraîne hors du champ conique de visibilité du $i(a)$ tel que Lacan le repère dans son schéma optique, pour la faire se repérer ailleurs, dans l'émergence du $\$$ sujet du désir qui serre l'objet a dans ses bras. Voilà le transfert que l'acte psychanalytique inaugure comme manipulation, comme il inaugure sa sortie que Lacan définit comme un saut.

L'analyste supportera-t-il d'être ce mirage, cette belle âme $i(a)$, cette image où vient s'hypostasier l'amour dans son fondement narcissique mais en tant qu'à l'occasion cette image peut y être dissoute – moment de dépersonnalisation comme signe de franchissement – où le moi idéal de l'analysant est perturbé dans sa fonction de méconnaissance, place où topologiquement, avait montré Lacan dans le *Transfert dans sa disparité subjective* apparaît l'angoisse, en fin de cure. Le $\$$, sujet barré, sujet divisé, place, point de réflexivité du sujet qui se saisirait comme désirant dans une double béance : celle de l'objet manquant et celle de la castration.

L'acte analytique est donc une manipulation du point d'écartèlement entre $i(a)$ et a . Et ce n'est pas l'égo du psychanalyste qui manipule, c'est une place vide, un trou dans le savoir, un « je ne pense pas » qui manipule logiquement la structure. Là où je supposais un Être, celui du psychanalyste, il n'y a qu'un trou.

L'acte analytique déconnaît. Déconnage occulté par le discours courant de la transparence pour une harmonie véritable – le partage heureux d'une même jouissance.

Récemment un journaliste filmait l'interrogatoire qu'un jeune parricide subissait de la part d'un psychiatre. Question du psychiatre : « Mais pourquoi avez-vous tué votre père ? » Il ne suffit pas dit Lacan dans le séminaire de tendre l'oreille pour être analyste mais aussi d'être averti de ce qu'il en est de la causalité psychique.

Être averti de l'insoutenabilité de la question de l'objet, objet que l'obsessionnel évite afin d'éviter l'excès de jouissance qu'il procure, que l'hystérique maintient en l'Autre afin de laisser son désir insatisfait. Insoutenabilité à quoi l'angoisse répond en ce point où la consistance de l'Autre vacille, point saturé par l'érotomane examinée cette année par Marcel Czermak en un « il m'aime, je l'aime » d'une symétrie parfaite que les poursuites judiciaires de l'élu pour harcèlement n'ébranleront pas.

Il n'est pas d'acte analytique hors de la manipulation du transfert, de cette

expérience dans le présent de la cure entre les quatre murs du cabinet de l'analyste du transfert, dans son rapport à la causalité, à l'objet petit a. Avec en conséquence, son caractère érotomane et paranoïaque. Car ce qui est visé à travers notre amour, notre intentionnalité morale, c'est l'objet, ce que Freud appelle en ces fonctions dernières *l'au-delà du principe de plaisir, l'achose*, objet dernier à quoi le beau fait un dernier barrage.

Soleil noyé, souvenir fixe. Sous la morale, sous la question de l'amour est un commandement à la jouissance dont Sade développe les extrêmes. Il faut s'y frotter, dit Lacan dans le *Séminaire IV*, pour prendre quelques distances avec la « pastorale analytique » qui dévoie la découverte freudienne, question qui tourmente encore Lacan en 1967-68 lorsque viendrait sur scène cette fois la pastorale de la jouissance – de ne pas vouloir savoir jusqu'où elle engage – jusqu'à quels franchissements, ce que Sade explore en son scandale, (scandale que d'autres disent affadi par l'Histoire, scandale étouffé par la banalisation du pornographique), jusqu'à ce point de vérité sur ce qu'il en est de la jouissance, de ce que les psychanalystes appelle objet partiel, objet *a* dont l'obsessionnel par son armure évite l'horreur, dont le personnage sadien jouit, dans le supplice qu'il inflige, jusqu'au morcellement du corps de l'autre.

« Je ne vois pas ce qui reste et qui est moi », énonce un analysant qui ne peut faire coupure avec l'objet *a* qui cause son arrêt sur image. « Prêtez-moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire un instant, et jouissez si cela vous plait de celle du mien qui peut vous être agréable » : de l'objet Sade indique le bon usage. Ce que Freud note ainsi dans l'analyse de Dora : « Ce sont les intoxications et l'abstinence de certains toxiques chez le toxicomane qui parmi les tableaux cliniques que nous offre l'observation se rapprochent le plus des vraies psychonévroses. »²

Voilà peut-être ce qu'il n'avait pas appréhendé pour, comme il le dit dans l'analyse de la rupture de Dora, « ne s'être pas rendu à temps maître du transfert ».

La manipulation du transfert en quoi consiste l'acte analytique n'est donc pas la prise en charge de la vérité puisque cette dernière est au champ de l'Autre, du savoir Inconscient.

C'est une *opération*, la mise en place d'une opération dont Lacan détermine la structure logique. Et c'est l'analyste qui opère de cette place, où son analysé à lui, a chu : la place de l'objet *a*.

Il opère d'une feinte – d'être supposé au savoir – alors qu'il a éprouvé le point de terminaison de sa cure où l'objet petit *a* est la cause de toute l'affaire. C'est

2. S. Freud, « Le cas Dora - Fragment d'une analyse d'hystérie », in *Cinq psychanalyse*, Paris, PUF, 1975.

désormais incurable, dit Lacan, éliminant de ses propos le terme de guérison dont nous entendons la connotation humanisante.

Du côté du sujet supposé savoir il n'y a que la jouissance organisée par un objet, voilà qui opère une subversion du sujet d'être sans essence, mais met en place d'analyste, c'est-à-dire d'un athée incurable.

Mais le psychanalyste peut-il supporter cette limitation ? L'obscénité qu'est le transfert ? L'analysant peut-il mener jusqu'à son terme cette persécution de l'Autre où dans le « je le hais, je l'aime, il m'aime, il me hait » apparaît quoi ? Un bout de chair, ce con d'Agathon, cette conne d'Odette, ce petit bout de femme vulgaire, pas du tout du genre de cet homme raffiné qu'est Swann. Qu'est-ce que vous ça vous a fait votre psychanalyse ? Y-a-t-il eu du psychanalyste, y-a-t-il eu acte analytique ? Tourment de Lacan en ce séminaire, parce que l'annonce des temps nouveaux redoublerait et certains le paieront de leur vie, l'occultation du champ de la connerie...

Les formules de Lacan, ironiques, cinglantes, veulent secouer cette glue de l'amour. Mais ne sort pas qui veut de ces questions, sans doute pas les enfants de mai 68, livrés aux théories d'un « procès sans sujet » ou au mirage d'une possible liberté sexuelle. Mais n'est pas libertin qui veut.

Alors Lacan donne à ses élèves quelques instruments de pilotage : $\$$ - a - i(a) - I - A.

Il vaut mieux avoir des instruments quand on manipule des explosifs. Les conséquences n'en sont sans doute pas encore mesurées. Elles sont premièrement d'ordre éthique en ce qu'est posé de façon inégalée la position de l'analyste et ce qu'il fabrique de montrer à l'analysant une place vide, ce rien dans l'Autre. Deuxièmement d'ordre politique car le psychanalyste de s'être autorisé de cette place vide, ne peut se soutenir de sa place institutionnelle ni des attributs liés à sa reconnaissance. Troisièmement, d'ordre apparemment philosophique mais la question est clinique d'indiquer ce qu'est un sujet. Le sujet comme le montre la clinique n'est pas seulement décentré comme sujet de l'inconscient, sujet freudien, mais il s'instaure de la référence à un déchet. Ce qu'on appelle « âme humaine », c'est un déchet qui en tient lieu. Quatrièmement d'ordre historique, puisqu'on pourrait se demander à partir de ce séminaire, ce que serait une histoire de la psychanalyse. Si elle est possible, puisqu'elle serait non pas l'histoire des psychanalystes et de leurs drames institutionnels mais une histoire de l'acte analytique. Il n'est cependant pas possible de faire l'histoire d'un trou. L'acte analytique est à chaque fois neuf. Pourrions-nous dire que l'acte analytique commence avec la subversion lacanienne ?

Je terminerai par une citation extraite du *Séminaire* mis à l'étude pour ce qu'elle indique notre tâche définissant ainsi le psychanalyste : « Il se définit d'être

cette sorte de sujet qui peut aborder les conséquences du discours d'une façon si pure, qu'il puisse en isoler le plan dans les rapports avec celui dont par son acte il instaure la tâche, et pendant le soutien de cette tâche n'y voit que les rapports qui sont proprement ceux que je désigne par cette algèbre : le \mathcal{S} , le a voire le grand A et l' $i(a)$. »³

Ce qui veut dire être en position dans la relation avec l'analysant de ne pas se laisser affecter par tout « ce par quoi communique tout être humain dans toute fonction avec son semblable », c'est-à-dire de se désengluier de la question de l'amour, à savoir le narcissisme sur quoi jusqu'à son terme extrême elle repose.

3. J. Lacan, « L'Acte analytique », Séminaire 1967-1968, ALI, publication hors commerce, p. 154.